

L'Algérie d'André Gide, de l'indicible à l'ineffable

par

PIERRE MASSON

pour Geneviève

L'Algérie, dans l'œuvre d'André Gide, apparaît comme un pays à part, un domaine dont la nature ne peut être saisie par sa simple description géographique ou humaine, et vers lequel plusieurs chemins se présentent simultanément : comme si l'on était en présence d'un coffre à double fond, dont on ne peut percevoir le mystère qu'en l'examinant sous des angles variés.

Il y a la route directe, apparemment facile, des évocations et des souvenirs, que Gide n'emprunte d'abord que prudemment. À une époque où ses confrères remplissent des volumes de leurs récits de voyages, lui ne parsème que de brèves évocations ces *Feuilles de route* éparpillées d'abord, entre 1899 et 1906, en diverses revues, avant d'être rassemblées dans *Amyntas*, petit livre dont la minceur contraste avec les six voyages dont il condense l'expérience. En son milieu, Gide reconnaît d'ailleurs que ce livre n'est pas celui qu'il voulait écrire, l'ouvrant sur un autre livre dont il ne peut que faire sentir l'absence, comme si, s'agissant de l'Algérie, l'essentiel ne pouvait se dire que dans les marges :

Obsédé par le désir de ce pays, qui, chaque année, s'exaltait en moi vers l'automne, et souhaitant enfin guérir [...], je projetai d'écrire un livre sur l'Afrique. [...] Je décidai d'y repartir une dernière fois, sous prétexte de préciser chaque particularité de saveur.

Quand, pour la sixième fois, je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais en rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques, devaient y

être soulevées. [...] J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, de statistiques ¹...

Tout se passe donc comme si l'Algérie s'était vengée, empêchant Gide de conjurer son prestige en la réduisant à des données chiffrables et mesurables ; et la leçon de tout ceci, c'est que, en écrivant ces lignes, Gide avoue qu'il n'est toujours pas guéri...

Tout de même, des premiers aux derniers fragments qui composent *Amyntas*, on peut lire une progression régulière qui nous fait passer d'instantanés poétiques à des tableaux de plus en plus précis et maîtrisés. Il n'y manque souvent que Gide lui-même, spectateur plus qu'acteur, et il faudra attendre *Si le grain ne meurt* pour qu'en cet ultime récit de l'aventure algérienne, le voyageur consente à se détacher du décor.

Curieusement, l'univers romanesque nous propose une évolution inverse : alors que l'Algérie des récits ne cesse de préciser ses contours, celle des fictions ne cesse de réduire les siens comme une peau de chagrin, finissant même par devenir un trou dans la narration.

D'emblée, avec *El Hadj* et *Les Nourritures terrestres*, l'Algérie s'impose comme la terre du rêve, le lieu du dépassement, là où l'homme développe au mieux son besoin d'absolu. Avec *L'Immoraliste*, cette terre devient même envahissante, au point de ne plus être le cadre de l'action, mais d'en être un protagoniste essentiel, en face duquel la personnalité et la volonté du héros se dissolvent progressivement. Puis une longue pause intervient, au cours de laquelle la France et la Suisse servent de théâtre aux récits gidiens. Et quand l'Algérie réapparaît, ce n'est plus que d'une manière allusive, sous forme de souvenir ou de désir : dans *Les Caves du Vatican*, il s'agit d'un épisode de la vie de Lafcadio, qui se présente comme une lacune dans son carnet intime, lacune que ne remarque pas Julius de Baraglioul, mais que le lecteur est ainsi invité à considérer comme un indice mystérieux, dont seul l'auteur connaît le sens :

La liste des jours, toutefois, s'interrompait bientôt, et, après une page blanche, on lisait :

20 septembre : Départ d'Alger pour l'Aurès. Puis quelques indications de lieux et de dates ; et, enfin cette dernière indication :

5 octobre : Retour à El Kantara. 50 kilom. on horseback, sans arrêt ².

Sur cette expédition, Lafcadio ne donne à Julius qu'un bref commentaire, affirmant que ce « merveilleux voyage en Algérie [...] fut là [...] le

1. *Amyntas*, Paris : Gallimard, 1925, pp. 87-8.

2. *Les Caves du Vatican*, in *Romans, récits, soties...*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1958, pp. 716-7.

meilleur temps de [sa] vie³ ».

Dix ans plus tard, l'ellipse devient trou véritable, comme si, au moment même où il vient d'évoquer longuement l'Algérie dans ses mémoires, Gide voulait cependant entretenir encore le mystère et, comme dans *Amyntas*, laisser entendre que tout n'a pas été dit. Il s'agit de ce passage des *Faux-Monnayeurs* où Édouard surprend le petit Georges en train de dérober chez un libraire un vieux guide d'Algérie. Il l'interroge :

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ? [...] C'est trop vieux. Ça ne peut plus servir.

Il protesta que si ; que, du reste, les guides plus récents coûtaient beaucoup trop cher, et que "pour ce qu'il en ferait" les cartes de celui-ci pourraient tout aussi bien lui servir. [...] Le petit déclara soudain que "ce qu'il aimait le mieux" c'était "la géographie". Je soupçonnai que derrière cet amour se dissimulait un instinct de vagabondage.

"Tu voudrais aller là-bas ? lui demandai-je.

— Parbleu !" fit-il en haussant les épaules⁴.

De la terre du rêve, on est ainsi passé au rêve de la terre, d'une terre conçue comme un paradis perdu dont, même sans le connaître précisément, à la façon du petit frère du Prodiges, on soupçonne l'attrait.

L'Algérie serait-elle donc pour Gide le sujet d'un livre impossible, toujours recommencé, dont le désir est finalement plus juste que sa réalisation ? Dans *Amyntas*, l'écriture devait le guérir de ce pays, mais finalement c'est l'écrivain qui se retrouve muet, et toujours fasciné. Dans *L'Immoraliste*, Michel, pour mieux jouir de ce pays, renonce à écrire l'ouvrage historique qu'il projetait, et traîne dans son voyage une malle pleine de livres qu'il n'ouvre jamais. Il y a ainsi, entre l'Algérie et les mots, une sorte d'incompatibilité, comme si, dans Gide ou dans le pays lui-même, se trouvait une résistance à livrer l'essentiel. *Amyntas* se voulait un guide documenté ; *Les Faux-Monnayeurs* en évoquent l'existence, mais sous forme d'un livre que nous ne lirons pas, un livre qui se dérobe, aux deux sens du terme. L'Algérie, quoiqu'on en dise, est toujours ailleurs, pays auquel on ne peut s'arracher parce qu'on n'a jamais fini de l'atteindre.

Ce phénomène, on pourrait le considérer comme caractéristique de l'attitude symboliste. Il est aussi et surtout révélateur de la relation particulière que Gide entretient avec l'Algérie, relation dont nous allons à présent examiner les deux aspects principaux.

Au seuil du vingtième siècle, alors que son ami Oscar Wilde vient d'être condamné aux travaux forcés, l'Algérie est d'abord pour Gide le

3. *Ibid.*, pp. 741-2.

4. *Les Faux-Monnayeurs*, *ibid.*, p. 1000.

lieu d'un secret à la fois vital et mortel. Vital parce que c'est en ce lieu, à la fois austère et sensuel, qu'il a trouvé la réconciliation harmonieuse de ses aspirations et de ses désirs. Mortel, évidemment, parce que cette sensualité fait de lui, en son propre pays, un marginal. Pour Gide qui considère que sa différence sexuelle est désormais essentielle à son développement personnel, et qui considère depuis plus longtemps que ce développement passe par une revendication hautaine de son moi, la tâche est délicate.

L'évocation de l'Algérie va donc, dans son œuvre, se faire selon une stratégie minutieuse, celle de la dérobade suggestive, qui permet de ne pas nommer précisément la nature du bonheur, mais de la faire deviner, et de la rendre par là-même encore plus désirable. À la limite, il importe peu que le lecteur n'y voie que du feu, l'essentiel est que l'auteur ait réussi à poser un signe dont lui au moins connaît la portée.

On trouve d'abord, dans *Paludes*, ce bref passage où le narrateur lance à son ami Hubert :

L'Afrique ! connaissez-vous Biskra ? Songez au soleil sur les sables ! et les palmiers. Roland ! Roland ! les dromadaires⁵ !

Au moment où il écrit ces lignes, Gide est revenu de son premier séjour en Algérie, et plus précisément de Biskra où, auprès d'une Ouled Naïl, il a connu une première initiation sexuelle. Il ne s'agit donc pas encore d'homosexualité, mais l'on peut voir déjà se mettre en place le système d'aveu par omission que Gide systématisera. En effet, le narrateur de *Paludes*, qui n'entretient qu'une liaison platonique avec Angèle, ne part finalement pas pour l'Algérie ; c'est son ami Hubert, personnage visiblement plus viril, qui s'y rend. Et l'on peut alors établir un lien entre Biskra et la nature des plaisirs qui peuvent s'y trouver.

La Ronde de la Grenade, autour de laquelle vont s'organiser *Les Nourritures terrestres*, est écrite après le deuxième séjour algérien. Les connotations sexuelles y sont assez nombreuses, mais rien ne rattache ce texte à un lieu précis, et il faut attendre la suite du livre, et certains passages d'*Amyntas*, pour que l'on sache que c'est en Algérie que Gide en fit la cueillette symbolique.

Plus spécialement, c'est l'épisode de l'initiation homosexuelle, accomplie à Alger lors du deuxième voyage sous la conduite d'Oscar Wilde, qui fait l'objet de ce jeu de cache-cache, ou plus exactement, à partir duquel divers textes s'organisent, se construisent autour de ce non-dit qu'il faut pourtant rendre sensible, au moins pour Gide désireux d'habiter son œu-

5. *Paludes*, *ibid.*, p. 110.

vre comme un temple protecteur dont il serait l'unique initié.

Dans *Les Nourritures terrestres*, série décousue d'incantations et de tableaux, il est bien difficile de trouver une ordonnance. Mais cette difficulté même doit nous mettre en alerte. On voit bien qu'au livre IV, le récit de Ménalque est posé comme une charnière entre deux itinéraires moraux et géographiques : le premier mène de l'attente de la vie au voyage vers le sud ; divers souvenirs s'y mêlent, concentrés autour de deux pays, l'Italie et l'Algérie. L'Italie, c'est-à-dire Rome, Florence et Naples par où Gide est passé en 1894, au retour de son premier séjour à Biskra. L'Algérie, c'est-à-dire Biskra et surtout Blidah, dont Gide chante les louanges en un passage devenu célèbre :

Blidah ! petite rose ! au début de l'hiver, je t'avais méconnue. Ton bois sacré n'avait de feuilles que celles qu'un printemps ne renouvelle pas [...].

Blidah ! Blidah ! Je t'ai vue tiède et parfumée, pleine de feuilles et de fleurs. La neige de l'hiver avait fui ⁶.

Puis le cheminement s'interrompt, c'est la pause à Florence où parle Ménalque, et l'on repart, au livre V, pour une seconde progression, avec reprise des attentes, éparpillement de lieux rassemblés par le souvenir, et enfin le véritable récit de voyage, daté et localisé, qui correspond à l'arrivée de Gide à Alger au début de 1895. C'est alors que l'évocation de Blidah reprend, marquant à la fois une continuité avec le livre III, et une rupture, l'accent étant mis cette fois sur l'aspect printanier de cette deuxième vision :

Blidah ! Fleur du Sahel ! dans l'hiver sans grâce et fanée, au printemps tu m'as paru belle. [...] Bois sacré ! ce matin vient s'y reposer ma pensée infiniment lasse, et ma chair épuisée d'inquiétude d'amour ⁷.

Ainsi, par un artifice de composition, Gide tend à séparer nettement deux épisodes que, dans *Si le grain ne meurt*, il ne voit pas d'inconvénient à rapprocher :

Blidah, que je devais retrouver au printemps pleine de grâces et parfumée, m'apparut morne et sans attraits ⁸.

De cette façon, le lecteur est tenté de considérer Blidah comme l'aboutissement du livre III, c'est-à-dire d'un itinéraire marqué par la découverte du bonheur de vivre en général, et le point de départ du livre VII où il est beaucoup question de courtisanes, d'enfants et de lassitude amoureuse.

Ce faisant, Gide se livre à une véritable réécriture de sa propre exis-

6. *Les Nourritures terrestres*, *ibid.*, p. 180.

7. *Ibid.*, p. 230.

8. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1954, p. 581.

tence ; en effet, la première évocation de Blidah, qu'il n'a de toute façon découverte qu'en 1895, se trouve mêlée, au livre III, à des lieux visités en 1893 et, au livre VII, à des lieux connus en 1896, lors du premier et du troisième voyages. Touggourt, par exemple, appartient à ce voyage de 1896 ; or Gide n'hésite pas à insérer dans les *Nourritures*, à la suite de l'arrivée à Alger de 1895, ce passage de son *Journal* qu'il publiera peu après sous le titre de *Feuilles de Route*, en lui donnant sa date exacte, 1896 :

Arabes campés sur la place ; feux qui s'allument ; fumées presque invisibles dans le soir⁹.

C'est donc un écart important, à la fois dans l'espace du livre et dans le temps de la narration, qui est inséré de force entre deux moments si voisins, suggérant qu'un changement décisif s'est produit dans le narrateur. Dans les *Nourritures*, on ne peut guère en attribuer la responsabilité qu'à Ménalque et à sa morale hédoniste. Mais si nous nous reportons aux mémoires de Gide, nous voyons qu'il correspond à la rencontre de Wilde, en 1895, à l'hôtel de Blidah ; et entre les deux Blidah, celle de l'hiver et celle du printemps, se situe l'épisode décisif, à Alger, de l'intronisation dans l'homosexualité. Dans *Si le grain ne meurt*, une ligne suffit à Gide pour parler de Blidah, l'essentiel se déroulant à Alger. Mais dans *Les Nourritures terrestres*, l'événement qu'il faut taire et suggérer à la fois contribue à organiser, de part et d'autre, cette architecture à la fois complexe et incomplète.

L'Immoraliste, cinq ans plus tard, utilise à peu près la même méthode. Au lieu d'avoir deux passages par Blidah, nous avons deux séjours à Biskra, où Michel et Marceline vivent tour à tour une renaissance et une descente aux enfers, les saisons étant cette fois inversées. Pour raconter le voyage de noces de ses héros, Gide ne sert pas du sien, mais plutôt des souvenirs de son premier voyage, lorsque, ayant débarqué à Tunis, il vint échouer à Biskra à demi-mort, avant d'y retrouver la santé. Et pour le second voyage du roman, Gide superpose, à son voyage de noces, des images des expéditions ultérieures, en particulier de celle qui, en 1900, le conduisit au delà de Touggourt, pour la grande frayeur de Madeleine restée seule à l'hôtel de Biskra.

De ce fait, entre la renaissance de Michel et la mort de Marceline, Gide élargit encore le fossé entre deux zones de souvenirs personnels, le voyage de 1895 ne s'y trouvant nullement inséré. De ce fait, c'est un

9. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 237, *Amyntas*, éd. cit., p. 54, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1948), p. 80.

plaidoyer *pro domo* qu'il réalise ainsi, cherchant à expliquer l'échec conjugal de Michel et de Marceline en fonction de facteurs extérieurs à Michel : l'influence de Ménalque, et la contagion de la maladie, sont les seuls coupables ; à travers un tel récit, nous pouvons deviner un Gide qui, aux alentours de 1900, essaie de se prouver que son propre échec n'a rien à voir avec son homosexualité, dont la découverte se trouve, dans son roman, enfouie comme un minerai invisible mais agissant.

La même année, Gide rend hommage à la mémoire d'Oscar Wilde. Va-t-il enfin parler, combler cette lacune de ses aventures algériennes ? Il est encore trop tôt, et, à une échelle plus modeste, ce nouveau texte reproduit la même construction que les précédents. *In Memoriam* s'organise en trois tableaux ; le premier et le troisième, situés en France, opposent symétriquement la gloire et la déchéance de Wilde ; la partie centrale a pour cadre l'Algérie, et annonce apparemment la révélation que *Si le grain ne meurt* développera :

Un extraordinaire hasard croisa de nouveaux nos deux routes. C'est en janvier 1895. Je voyageais [...]. Le temps était affreux ; j'avais fui d'Alger vers Blidah ; j'allais laisser Blidah pour Biskra. Au moment de quitter l'hôtel, par curiosité désœuvrée, je regardais le tableau noir où les noms des voyageurs sont inscrits. Qu'y vis-je ? À côté de mon nom, le touchant, celui de Wilde¹⁰.

Mais après cette entrée en matière, le texte de Gide devient curieusement imprécis. De Blidah, nous passons sans avertissement à Alger, avec cette phrase :

Il marchait dans les rues d'Alger précédé, escorté, suivi d'une extraordinaire bande de maraudeurs ; il conversait avec chacun ; il les regardait tous avec joie et leur jetait son argent au hasard.

— J'espère, me disait-il, avoir bien démoralisé cette ville¹¹.

Une note, ajoutée par Gide comme un renseignement secondaire, nous permet de deviner que, plusieurs soirs de suite, Wilde et lui conversèrent ; et le dernier dialogue rapporté s'achève sur ces mots : « Wilde s'embarqua le lendemain¹². » Mais le lendemain de quoi ? Rien, dans le texte, ne sert de repère temporel pour situer ce lendemain, mais nous savons, grâce à une lettre de Gide à sa mère, que Wilde quitta Alger le 31 janvier, d'où Lord Douglas était parti le 30¹³. C'est donc le soir du 30 que Wilde, profitant de sa solitude, entreprit de « démoraliser » André Gide.

10. *Oscar Wilde*, Paris : Mercure de France, 1947, p. 29.

11. *Ibid.*, p. 31.

12. *Ibid.*, p. 33.

13. Gide, *Correspondance avec sa mère*, Paris : Gallimard, 1988, p. 592.

L'expression « le lendemain » est donc pour ce dernier le moyen de frôler au plus près l'évocation de cet événement, sans le dévoiler véritablement.

L'Algérie est donc forcément, pour Gide, un domaine complexe, un paradis dont le secret doit être à la fois gardé et suggéré, donnant lieu à un discours mystificateur qui permet à l'auteur d'exhiber sa vérité sous les yeux myopes du lecteur. Le brouillage et l'éparpillement sont ses armes, qui transforment l'ensemble de ses écrits sur ce pays en un puzzle presque impossible à reconstituer, mais qui laisse entrevoir, comme dans un jeu pour enfant, une figure imprévue. Ainsi, dans *Les Nourritures terrestres*, trouvons-nous une première évocation des cafés maures :

Cafés !... où notre démente s'est continuée très avant dans la nuit ¹⁴.

Dans *Amyntas*, cette image se précise ; il y a un café maure à Biskra, et un autre à Alger, déjà décrit dans *Mopsus*, et repris à nouveau avec plus de détails :

Il y avait là-haut, dans une rue point très secrète, mais dans tel pli secret de la rue, un tout petit café... Je le vois. — Au fond de ce café, en contrebas, commençait une seconde pièce, étroite semblait-il, et prenant jour sur le café ; de la place où j'étais, on ne la voyait pas tout entière ; elle continuait en retrait. [...] Je suppose qu'au fond du réduit un escalier menait vers d'autres profondeurs...

Chaque jour, j'attendais, espérant en voir davantage [...] ; il restait vers la fin du jour une cendre de temps subtile, amère au goût, douce au toucher, assez semblable comme aspect à la cendre de ce foyer, entre les colomettes, là, près du sous-sol mystérieux, à gauche [...]. Je regarde obstinément, malgré moi, l'ombre close là-bas, la natte du mur du retrait où j'ai vu ce suspect des-cendre ¹⁵.

Ce que signifie cette attente fascinée, ce que dissimule cette zone d'ombre, il faudra attendre *Si le grain ne meurt* pour le savoir. On y découvre qu'il s'agit justement du café où Gide, emmené par Wilde, vit apparaître l'adolescent de son bonheur :

Rien ne signalait ce café. [...] Wilde était un habitué de ce lieu, que j'ai décrit dans *Amyntas*, car j'y retournai souvent par la suite. [...] D'abord je ne compris pas ce qui, dans ce café, pouvait attirer Wilde ; mais bientôt je distinguai, près du foyer plein de cendres, dans l'ombre, un caouadji, assez jeune encore. [...] Je me laissais assoupir par la torpeur étrange de ce lieu, lorsque, dans l'entre-bâillement de la porte, apparut un adolescent merveilleux ¹⁶.

Cependant, il ne faudrait pas conclure que l'Algérie gidienne n'est qu'une boîte à secret, le lieu d'un unique souvenir. Elle est également,

14. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 225.

15. *Amyntas*, éd. cit., pp. 14 et 133-4.

16. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 590.

prise dans son ensemble, une boîte à double fond, un lieu possédant une magie qui lui est propre, et l'on peut même se demander si, survenue en un autre pays, l'aventure d'Alger n'aurait pas perdu de son prix.

Pour tenter de résumer cette magie, on peut dire que l'Algérie est pour Gide la concrétisation d'une limite, celle qui passe entre la vie et la mort, entre le réel et l'idéal ; un seuil donc, où deux domaines ne s'opposent, comme l'oasis et le désert, le jour et la nuit, que pour mieux faire sentir le moment mystérieux où l'on passe de l'un à l'autre, en un instant de liberté et d'éternité.

Cette notion de limite, deux figures complémentaires se chargent de la rendre palpable, celles du mur et de l'enclos. Toutes deux expriment l'envie de transgresser une frontière, mais l'une la situe comme extérieure aux choses, alors que la seconde suppose un approfondissement de celles-ci.

Le mur, c'est donc celui des cafés et des maisons, celui qu'on longe dans la rue aussi bien qu'aux abords des vergers, et dont la faible résistance ne sert qu'à éveiller le désir de le franchir :

Murs d'argile ! je vous louerai, car la profondeur des jardins vous débordent ; [...] murs d'argile, sans me lasser, espérant qu'enfin vous cédiez, je vous longe ¹⁷.

Michel, sous la conduite de Marceline, se promène « entre deux assez hauts murs de terre » jusqu'à ce qu'il parvienne au bout de l'oasis :

J'entendis distinctement, derrière le mur, un chant de flûte. — Une brèche au mur ; nous entrâmes ¹⁸.

Ce qui est exaltant, ici, c'est cette distance, cet obstacle léger qui, au lieu de faire barrière, crée l'illusion de la profondeur, l'impression que le décor se fait double et qu'au delà de nous, une autre réalité se découvre, plus précieuse. Ainsi, à Blidah, Gide note :

Ce que je vis de plus beau ce soir là [...] ce fut, par cette porte ouverte et que franchit d'un bond mon désir, un jardin noir, étroit, profond (et où mon désir se promène) [...] — et, plus loin, éclairé de revers, lumineux, closant un seuil mystérieux, un rideau blanc ¹⁹.

Ce faisant, Gide renoue avec une sensation venue de sa lointaine enfance, telle qu'il en raconte la découverte dans ses mémoires, lorsque, de la chambre où il est couché, il s'aperçoit qu'à l'étage inférieur une fête s'anime, et qu'il s'avance alors jusqu'à son seuil :

Il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui commence

17. *Amyntas*, éd. cit., pp. 19-20.

18. *L'Immoraliste*, in *Romans, récits, soties...*, éd. cit., p. 392.

19. *Amyntas*, éd. cit., p. 140.

sûrement lorsque les petits enfants sont couchés. [...] Quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a une *seconde réalité*.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes ²⁰.

Et c'est donc ce sentiment d'étrangeté, de réalité cachée, que Gide, plus qu'en aucun autre pays, eut l'impression de retrouver en Algérie, et avec lui, cette allégresse enfantine qui transforme la vie en un jeu sacré où l'on peut être à la fois ici et ailleurs, soi-même et un autre. Dans la casbah d'Alger, il rêve :

... Oh ! savoir quand cette épaisse porte noire, devant cet Arabe, ouvrira, ce qui l'accueillera derrière...

Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'attend m'attendît ²¹.

C'est pour retrouver cette autre réalité qu'il fréquente, comme Michel à Touggourt, les rues percées de portes accueillantes, à la façon de l'enfant qu'il fut jadis :

Étrange animation nocturne sur la place ; circulation silencieuse ; glissement clandestin des burnous blancs [...]. Nous marchons dans la nuit ; nous entrons dans un café maure ; c'est de là que venait la musique ²².

Cette fonction des seuils s'exerce dans les deux sens : suffisamment perméables pour laisser le désir s'insinuer en eux, ils établissent aussi à l'intérieur un sentiment de protection légère, où la sécurité n'empêche pas la liberté. C'est ainsi que, enfant, Gide concevait le domaine de La Roque, où il passait ses vacances :

Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut, du reste, s'échapper quand il veut ²³ ?

En Algérie, cafés et jardins sont eux aussi des îles, composant un espace où le désert n'existe qu'entre deux oasis, où l'infini n'empêche pas la demeure, en Algérie qui, pour Gide, est bien proche de représenter le jardin idéal, le paradis :

Je sais maintenant, hors du temps, le jardin où le temps se repose. Pays clos, tranquille Arcadie !... J'ai trouvé le lieu du repos ²⁴.

20. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., pp. 361-2.

21. *Amyntas*, éd. cit., pp. 150-1.

22. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 469. À rapprocher de ce passage d'*Amyntas* : « De tous les cafés maures, j'ai choisi le plus retiré, le plus sombre. Ce qui m'y attire ? rien : l'ombre ; une forme souple qui circulait ; un chant ; — et n'être pas vu du dehors ; le sentiment du clandestin. » (p. 14).

23. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 394.

24. *Amyntas*, éd. cit., p. 15.

Du mur à l'enclos, nous entrons ainsi dans un lieu défini avant tout par son inachèvement, par sa capacité à indiquer le passage entre deux saisons ou deux territoires, annulant les oppositions de l'ici et de l'ailleurs, de l'instant et de l'éternité. Dans le café de Bab el Derb, Gide vient se placer en un tel lieu, situé à la frontière de deux zones et de deux moments :

Oh ! cafés maures ! [...] à tous, certes, je te préfère, lieu de silence et de fin de journées, petit café de Bab el Derb, hutte de terre, à la limite de l'Oasis, car, plus loin, tout le désert commençait — d'où je voyais, après un jour plus haletant une nuit plus pacifique descendre ²⁵.

Et la magie de ce lieu permet alors au temps de s'abolir, au rêve de rejoindre la réalité :

Et je songe à toi, petit café de Shiraz, café que célébrait Hafiz...

Sur le même modèle se proposent alors ces jardins qui, au bord du désert, offrent un dernier instant de végétation qui semble « empiéter sur la mort ²⁶ ». À Bou Saada, Gide marche vers le sud, attiré par les cultures de lauriers-roses ; il s'interroge : « Est-ce *avant*, est-ce *après* la vie ²⁷ ? » Et à Droh, c'est le village tout entier qui apparaît comme un mélange de vie et de mort :

Il est au fond de cette oasis désolée un lieu trouble. J'y veux aller. Là tout sentier se perd ; le pied enfonce dès qu'il ne foule plus quelque touffe ; mais quelques pas plus loin, le sol pourri, je sais, laisse échapper de lui des roseaux... Les voici ! Voici l'heure où le soleil le plus délicatement les argente. [...] D'un fouillis compliqué de lauriers ils s'élancent, très hauts ; leur fusée luit dans l'air bleu ²⁸.

Il faut alors remarquer que, chaque fois que Gide veut, en l'une de ses fictions, évoquer un lieu idéal, frontière donnant sur l'autre réalité, il retrace les principaux traits de ces paysages algériens. Dans *L'Immoraliste* la maison de Michel, placée à la limite du village, n'offre qu'une mince barrière à la curiosité, et développant une végétation hybride :

La maison de Michel est la première du village. Un jardin fermé de murs bas, ou plutôt un enclos l'entoure, où croissent trois grenadiers déjetés et un superbe laurier-rose. Un enfant kabyle était là, qui s'est enfui dès notre approche, escaladant le mur sans façon ²⁹.

Dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*, encore plus nettement, le but proposé par le Prodigue au Puîné ressemble à ce jardin de Droh, qui fut pour

25. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 225.

26. *Amyntas*, éd. cit., p. 112.

27. *Ibid.*, p. 113.

28. *Ibid.*, pp. 195-6.

29. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 370.

Gide le point limite de son exploration du sud algérien :

C'est un petit verger abandonné, où l'on arrive avant le soir. Aucun mur ne le sépare plus du désert. Là coulait un ruisseau ; quelques fruits demi-mûrs pendaient aux branches. [...] Il avait fait très chaud tout le jour ³⁰.

La topographie, la végétation, l'heure sont autant de moyens pour tracer les contours de ce lieu improbable où la vie s'étire et s'éternise. Non seulement, grâce à la répétition des voyages, l'Algérie se transforme pour Gide en un terrain sédimentaire, où en un même point plusieurs couches de passés se superposent et s'appellent, mais encore chacun de ces lieux est une porte ouverte sur un mystère toujours recommencé, qui résonne ensuite jusqu'aux recoins les moins prévisibles de ses livres. Par exemple, nous trouvons dans *Les Caves du Vatican* ce passage situé par le récit en Égypte, où Gide n'est pas encore allé :

Un grand silence enveloppe la scène et tel qu'il fait souvenir le savant de certain soir tranquille et d'or, au bord du Nil, où [...] s'élevait une fumée bleue, toute droite vers un ciel tout pur ³¹.

Or, il est bien difficile de ne pas voir en ce tableau une réminiscence d'un passage de *Feuilles de route*, situé à El Kantara :

De toutes les maisons de terre grise, une ténue vapeur monta, une fumée bleue qui enveloppa, éloigna toute l'oasis. Le ciel, à l'occident, était d'un bleu très pur, si transparent qu'il semblait encore plein de lumière. Le silence devint admirable ; on n'y pouvait imaginer aucun chant. Je sentais que j'aimais ce pays plus qu'aucun autre pays peut-être ³²...

L'indicible a donc été rejoint et dépassé par l'ineffable. Lieu où le plaisir fut révélé, l'Algérie est plus encore le pays de l'éternité retrouvée. De ce qui aurait pu n'être qu'un voyage égoïste, elle compose pour Gide une quête spirituelle ; renouant avec les émerveillements de son enfance, il se présente à elle presque nu, sans préjugés, disponible avant tout. Et ses livres alors ne cessent plus, de *L'Immoraliste* aux *Faux-Monnayeurs*, de reprendre et de varier l'interminable approche d'un domaine dont la vérité ne peut être conquise, car ni les murs, ni les mots ne l'enferment.

30. *Le Retour de l'Enfant prodigue*, in *Romans, récits, soties...*, éd. cit., p. 490.

31. *Les Caves du Vatican*, éd. cit., p. 700.

32. *Amyntas*, éd. cit., p. 40.